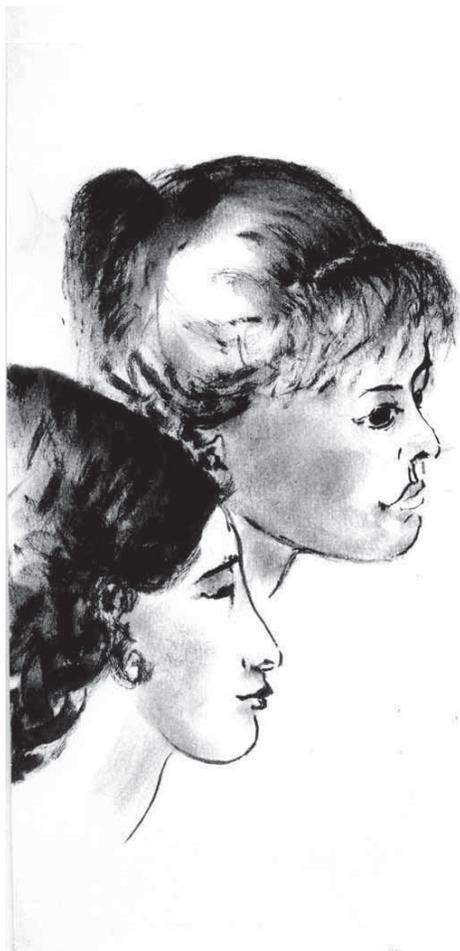


70 : SILHOUETTES FUGACES



Jeunes filles ouzbek attendant leur train

La mémoire est peut-être la plus folâtre des fonctions du cerveau : elle ne retient que ce qui lui plaît ; elle se fixe parfois sur des détails infimes voir les évènements les plus fugaces.

En ce qui concerne ma mémoire elle est toujours restée moyenne et très sélective : sauf, assez curieusement, vers l'âge de treize ans et pendant une courte période ; je m'étais trouvé soudainement capable d'ouvrir un livre, d'en parcourir une page, et de pouvoir aussitôt la réciter par cœur. Depuis ma mémoire est redevenue normale sauf dans le domaine des chiffres et des noms propres où je suis assez déplorable. Par contre, je peux faire réapparaître avec la plus grande précision certains des lieux où j'ai vécu, que j'ai visité et aimé ; je retrouve alors très fidèlement les ambiances, les formes et les couleurs, même les parfums et les voix.

C'est ainsi que je vois renaître avec netteté certaines silhouettes de femmes à peine entrevues. En d'autres occasions ces brèves rencontres s'étaient trouvées associées à un événement marquant qui avait contribué à fixer le tout. Parfois aussi ces souvenirs ne se présentent que comme des visions fugaces entourées d'images incertaines.

C'est ainsi que je revois les profils de deux jeunes filles dont les visages sont légèrement décalés l'un par rapport à l'autre. Ces profils m'apparaissent aussi nets que le serait le contour d'un camée délicatement ciselé. La ligne est d'une pureté parfaite ; les carnations sont éclatantes de fraîcheur et respirent la santé ; les chevelures d'un blond paille très pâle soulignent qu'elles sont russes, probablement des sœurs. Elles sont immobiles, assises côte à côte sur un banc protégé par un léger auvent perdu dans la steppe. Nous attendions un autobus, elles aussi, mais pas le même. Sans doute étaient-elles égarées dans leurs rêves d'avenir au fil des minutes qui paresseusement se déroulaient. Quelles vies auront été les leurs ? Cet épisode n'aura duré que quelques instants, mais je revois clairement la scène.

En d'autres circonstances, je me trouvais debout sur un quai, au bord de la Mer Noire, où peut-être à Istanbul ; devant moi passa un beau visage grec, mais dont les traits me paraissent finalement plus marqués et plus déterminés ; il



*Silhouette dans le
métro*

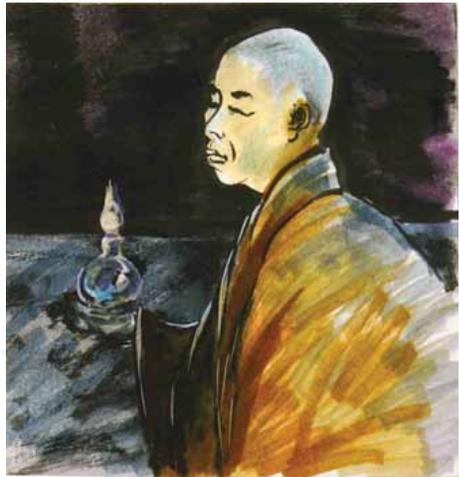
devait s'agir d'une jeune turque, au plus cousine lointaine des déesses de l'Olympe, mais restée davantage les pieds sur terre. Elle s'avance sans hésitation sur la planche qui la mène à bord ; son sort ne sera certainement pas celui d'une vestale, mais plus probablement celui d'une solide épouse musulmane.

Nous voici maintenant au Kenya, de retour à Nairobi après une longue expédition. Le guide nous avait conduit dans le meilleur magasin d'artisanat ; le visage de la vendeuse qui passait était modelé à la perfection, sa peau satinée était d'un noir uni et mat, son visage d'un ovale parfait, sa

démarche élégante et mesurée ; son regard tranquille et un peu lointain était celui des femmes qui ont l'habitude d'être remarquées. Son expression assurée et son demi sourire professionnel bien contrôlé exprimaient sa confiance en elle.

Des années plus tard je me trouvais à Tokyo dans le plus grand magasin de Mitsukoshi, mon partenaire d'alors ; je venais d'assister à un défilé de mode : la marque était Cerruti, les mannequins étaient japonais. Je m'apprêtais à sortir du magasin lorsque, pour quelque raison je me retournai. Nombre de voyageurs ont vu de superbes geishas vêtues de kimonos princiers aux couleurs et aux dessins somptueux ; chacun de leurs mouvements est réglé avec grâce, et elles paraissent presque venir d'un autre monde, celui des apsaras ou au moins des princesses de la cour. Leurs visages et leurs nuques sont fardés de blanc, leurs sourcils finement dessinés, et leurs petites bouches en bouton de rose sont peintes avec le plus grand soin. Mais cette fois-ci c'est une revue de mode qui venait de se terminer, et c'était un des mannequins, éblouissant de beauté, qui sortait juste du magasin. Certes le kimono qu'elle venait de remettre restait sobre mais

l'impression qu'elle me fit fut profonde, et sa beauté me saisit au passage. Elle représentait certainement pour ses patrons un trésor aussi précieux que peuvent l'être les geishas en vue. Une duègne la suivait de près, car il n'eût pas été acceptable qu'un tel chef d'œuvre ne fasse le moindre faux pas. Tout ceci alla si vite que j'hésitai à demander une photo : peut-être même qu'une telle démarche eût été sacrilège ? Je me contentai donc de la suivre des yeux ; elle était assurément l'aboutissement et le symbole d'une des civilisations les plus raffinées du monde. Elle disparut dans un taxi ; je garde son image inchangée en mémoire.



*Moine chinois portant une
bougie*

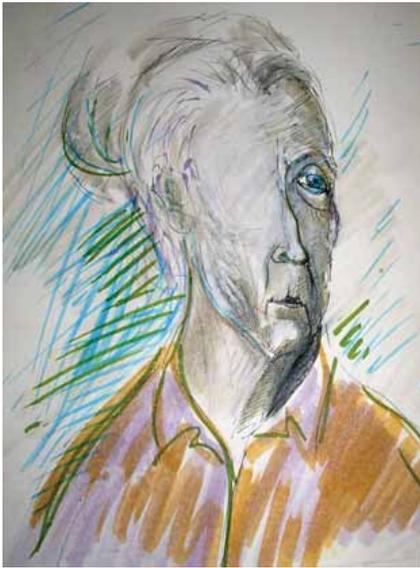
On croise certes nombre de belles femmes dans sa vie et chacune est unique ; elles passent, elles disparaissent. Mais celle que je viens d'évoquer s'est peut-être transformée pour moi en personnage du « monde flottant », celui qu'on côtoyait à Kyoto au onzième siècle, et dans le Dit du Genji, rédigé par la célèbre dame Murasaki.

D'autres rencontres se sont révélées mémorables, surtout en raison des circonstances inattendues ou comiques qui les accompagnaient.

Une de celles-ci se passe en Tanzanie. Notre groupe avance sur une abominable piste. Nous nous arrêtons un instant pour nous reposer et photographier un arbre couvert de curieuses gousses.

La piste longe un talus fort raide haut de quelques mètres et qui paraît se terminer sur une terrasse ; j'aperçois d'ailleurs le sommet pointu d'une case. Pendant que le groupe se détend, j'escalade le talus et découvre en effet quelques habitations, je prends des photos en disant bonjour à la ronde. Les habitants rassurés s'approchent : j'étais sans doute leur

première visite de blanc ! Un homme vient à ma rencontre, et me fait signe d'attendre ; il s'éclipse et revient une minute plus tard avec deux jeunes filles qui se ressemblent beaucoup. Je comprends que je suis invité – épisode normal en Afrique - à faire éventuellement le choix d'une nouvelle femme. Pour ces jeunes personnes et leur père, j'étais une occasion miraculeuse qui ne tomberait pas deux fois du ciel. Anxieux de ne vexer personne j'essaie d'exprimer mon égale appréciation de l'une et de l'autre ; je comprends d'ailleurs que si je m'intéressais aux deux ce ne serait pas un problème. Mais je ne me vois guère redescendant vers mes amis avec deux passagères supplémentaires; ceux-ci m'appelaient d'ailleurs pour repartir. Ce fut



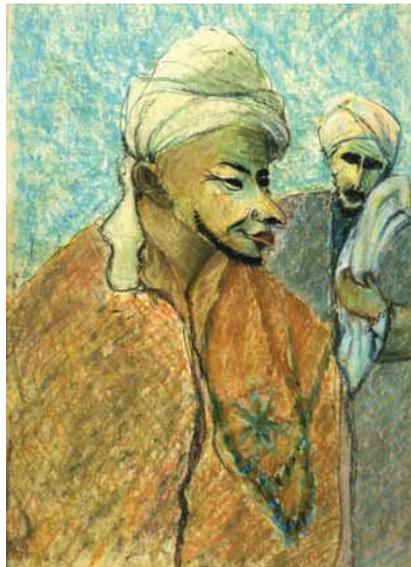
*Touriste âgée, perdue
et inquiète*

là une bonne affaire manquée, car j'aurais sûrement obtenu un prix pour le tout.

Dans le nord du Cameroun, ce fut une affaire très différente. Mes amis s'apprêtaient à gravir un flanc de montagne escarpé pour aller voir une peuplade dont les femmes étaient, paraît-il, vêtues de robes de paille entourant la taille comme des tutus de danseuses. On voit à peu près cela au Lido, et de plus je n'avais aucune envie de m'engager dans une escalade aussi pénible. Un jeune guide m'est affecté qui me mènera au point de rencontre du lendemain. J'ai le souvenir d'une marche interminable dans une chaleur épouvantable ; heureusement mon accompagnateur était tout sourire et nous devenons ami-ami. Le campement avait été prévu à côté d'un petit village d'éleveurs de vaches aux cornes immenses ; tous paraissaient enchantés de ma visite, du riz cuisait, et je fus invité à partager le repas. Puis je me dirigeai vers ma tente

lorsque le guide en me souhaitant bonne nuit me demanda si d'aventure je ne pourrais lui donner cinquante dollars. Je marque ma surprise, et lui demande pourquoi ; « C'est tout simple me dit-il : j'ai une femme qui ne cultive que de quoi nous nourrir, et si j'en avais deux je pourrais cultiver une surface double, or cinquante dollars c'est ici le prix d'une jeune femme vigoureuse ». A vrai dire je crois que pour une telle somme il aurait pu en acheter deux. Je prétextai mon épuisement et partis dormir.

Un dernier souvenir remonte à beaucoup plus loin ; je devais avoir environ dix huit ans, et visitais le Maroc avec un cousin. Un peu au sud de Mogador, nous longions un petit village. Au coin d'un sentier nous nous trouvons face à face avec une marocaine dévoilée aussi stupéfaite que nous. Elle pousse une cri : c'est peut-être la damnation pour elle, voir la mort par lapidation ! Elle relève impétueusement sa jupe pour se cacher le visage ; dessous elle était aussi nue qu'Eve quand Adam la vit pour la première fois, et la Bible ajoute : « Quand il la vit, il l'aima ».



*Deux yéménites
traversant la rue*